

« J'AI UTILISÉ LE CORPS NU DE LA FEMME COMME MÉTAPHORE DE LA VIOLENCE »

Interview : Olivier Bergeron

WE DEMAIN : VOUS RECOMPOSEZ DES IMAGES D'ARCHIVES EN POSANT NUE, MAIS VOUS NE LES QUALIFIEZ PAS D'AUTO-PORTRAITS?

AYANA V. JACKSON : Je ne suis pas victime, contrairement aux modèles des images historiques, du regard partial d'un photographe. Et il m'aurait été impossible d'utiliser un modèle que j'aurais finalement exploité à mon tour. Je déclenche moi-même l'obturateur à distance. C'est une première rupture. J'ai utilisé le corps nu de la femme noire comme une métaphore de la violence. L'esthétique du nu crée une tension recherchée. La soif d'images de corps en souffrance est presque la même que celle d'images de corps nus. Mes projets « Archival Impulse » et « Poverty Pornography » renvoient tous deux à l'urgence de renouveler le regard occidental pétri par plus d'un siècle de production photographique.

VOTRE AMBITION EST-ELLE D'EXPURGER L'ŒIL OCCIDENTAL DE CES CLICHÉS?

AVJ : Les daguerréotypes de l'époque coloniale comme les images d'actualité développent le même strabisme insidieux en représentant l'Afrique comme un lieu « sauvage ». La « pornographie de la misère » est un terme contemporain utilisé par les ONG pour décrire la surenchère des clichés catastrophes, souvent très graphiques, qui décrivent les pays en développement. Ces clichés entretiennent dans l'inconscient collectif

un malentendu historique qui continue à irriguer notre vision du continent noir. J'aimerais simplement inviter à plus de vigilance dans ce que l'on crée et ce que l'on consomme, encourager un regard critique sur les images que l'on absorbe chaque jour. L'esthétisme de la pauvreté ou de la violence se retrouve, par exemple, dans le film *Slumdog millionnaire*, qui a rencontré un succès international. Et si cet esthétisme maintenait une pornographie explicite et perverse de la misère ? Il est plus important pour moi de mettre l'accent sur la multiplicité des regards que l'on peut poser sur une photographie que de produire un discours que je tenterais d'imposer à mon tour.

LA MANIPULATION AURAIT-ELLE À CE POINT ENVAHI NOS REPRÉSENTATIONS?

AVJ : Cette représentation du désespoir est insidieuse si elle n'est pas accompagnée d'une vision antagonique de la contemporanéité africaine. En 2000, j'avais réalisé des photographies sur les artistes hip-hop ghanéens. Mon travail ne correspondait pas aux attentes éditoriales au prétexte que les « figurants » portaient des jeans, conduisaient des Mercedes et se comportaient comme les jeunes du monde entier. Ils ne paraissaient pas authentiques du fait de leur modernité. Dans les grandes villes, qui n'ont rien à envier à l'Occident, les Africains partagent les mêmes symboles culturels et le même style de vie que les Américains

et les Européens. Mon travail est une réaction à ce regard qui réduit l'Afrique à un continent sinistré. Non dans un esprit de revanche, mais plutôt dans l'espoir de réinitialiser une vision popularisée dès les premières photographies rapportées par les colons, qui montraient des « nègres » anonymes. Les représentations postcoloniales me semblent encore imprégnées de cette « invention du sauvage », plus d'un siècle après. Il est temps de casser les codes d'un eurocentrisme qui n'a plus grand sens sur une scène mondialisée. Il faut changer les cadrages. Accepter les faits positifs, changer les paradigmes.

EN AFRIQUE DU SUD, ON VOUS A REPROCHÉ DE RAVIVER ET D'EXPLOITER L'HISTOIRE DU COLONIALISME...

AVJ : Pour de bonnes raisons, des Africains préfèrent oublier le passé et se concentrer sur ce qu'ils veulent être aujourd'hui. C'est une histoire complexe dont ils ne veulent plus discuter. Je les comprends. C'est aussi une question que je me suis posée. Mais les images qui continuent d'affluer aujourd'hui du continent noir, réalisées par des photographes locaux, donnent encore trop souvent à voir ce que les agences photographiques occidentales veulent acheter. Je suis surprise de l'absence de réaction de la communauté intellectuelle noire en France, alors que les problèmes de racisme persistent dans l'actualité du pays. Les mouvements noirs devraient agir sans réserve. Aux États-Unis, les mouvements des droits civiques et le mouvement « black power » ont utilisé la force et la non-violence pour réclamer nos droits et notre dignité, confisquée par l'esclavage qui a effacé

jusqu'à nos pays d'origine. Un effacement qui a été justifié auprès de l'opinion publique mondiale par ces images de l'« indigène » qu'il était alors de bon ton de civiliser. L'amnésie n'est pas une bonne solution car elle sape les relations entre les communautés, perpétue des réflexes inconscients de représentations racistes.

VOUS AVEZ DÉBUTÉ VOTRE CARRIÈRE À JOHANNESBURG, LA PATRIE DE NELSON MANDELA. QUELLE PLACE TIENT DANS VOTRE PARCOURS CETTE FIGURE DU XX^e SIÈCLE?

AVJ : Je me rappelle le jour où mon père m'emmena au Yankee Stadium pour voir Nelson Mandela, juste après sa libération. Il était si fier. *Amandla, awethu!* (« Le pouvoir au peuple! »), chantions-nous à tue-tête dans les rues de New York! Mandela – qu'il repose en paix –, comme beaucoup des premiers présidents postcoloniaux, a été une source d'inspiration pour moi. Son dévouement pour rompre les liens coloniaux et le régime de l'apartheid fait partie de mon apprentissage politique précoce. Nous célébrons aujourd'hui par lui toute les initiatives qui ont contribué à mettre fin à ce régime honteux. L'histoire de l'Afrique du Sud était notre histoire, et il est logique pour moi d'avoir débuté ma carrière à Johannesburg. Mandela m'a donné le courage de participer à la restauration de la dignité dans la représentation du corps noir. D'une certaine façon, je m'adresse aux politiques en produisant des images fortes qui ressemblent à leurs discours : une répétition de slogans dont l'enjeu serait l'ajustement de la représentation noire. ♦

avjphotography.com